

« Ils se disent au revoir en murmurant ; c'est un malheur ; à l'abaissement du sabre qui remplace le commandement feu, ils tombent percés de 12 balles ; la mort est instantanée. Vraiment ça me fait de l'effet, j'en reviens tout pâle. / Journée calme. Le matin, évolution de nombreux avions. Toutes les nuits nous sommes alertés. Nous dormions tout équipés dans la sape. / En plus de la surveillance de l'ennemi, il y a la vie dans les tranchées ; Au prix de labeur continu et énergique, les travaux de défense du secteur deviennent de plus en plus solides : les tranchées et boyaux sont creusés suivant des trajets plus efficaces pour la défense avec montage de chevaux de frises et réseaux de barbelés. / Le destin a semblé vouloir, en ce jour de fête des morts, nous placés là. / Il fait beau / Les hommes, sans commandement, fabriquent des couronnes de lierre et recherchent des fleurs. À 12 heures ce vaste cimetière improvisé est propre et les vastes fosses communes sont recouvertes de fleurs. Ceux-là auront eu leur fête, puisses-t-il en être de même partout. / Le matin, dès la pointe du jour, le bombardement a relâché un peu car les boches avançaient et à huit heures du matin, ils nous avaient ramassé presque toutes les pièces d'artillerie. Alors là, nous avons reçus le premier choc ; ça a été un corps à corps terrible et le combat à la grenade car c'est tout ce que l'on avait. Les boches étaient en plus grand nombre que nous.

On serait si heu
courrait en s'appe
est à genoux par
des tôles ondule
tombe de tous l
une cuisine d'int
qui sont tués, le

KIT de survie pour un POILU

n, on n'y pense pas.
es. Tout le monde
jeune maman qui
e. Nous chargeons
sus de nous. Il en
a un qui tombe sur
t balayés. Il y en a
vit du 2 au 3 le Bon

Dieu m'a sûrement protégé. / Le bombardement continue de toute part, malgré cela nous avons pu être ravitaillé en pain et en vin. Nous sommes couverts de boue. / Si la mort venait, ce serait une vraie délivrance, car nous ne savons pas quand nous pourrions sortir de cet enfer. / Nos morts ? On ne peut les enterrer faute de temps. Impossible de creuser, c'est toujours de la pierre. / Il faisait noir comme dans un four, nous avons commencé à marcher sur des cadavres. Quand il y avait une fusée éclairante, nous nous fichions à plat ventre, les tranchées étaient complètement bouleversées. Là, il y avait une baïonnette qui sortait de terre, à côté, il y avait une main, plus loin c'était un pied et une tête des cadavres déformés, hachés, si bien qu'aussitôt, la fusée éteinte, nous ne pouvions pas faire autrement que de marcher dessus.../ Pour le moment, je suis dans un trou d'obus avec deux autres. De la terre grasse jusqu'aux genoux, de la flotte et plusieurs macchabée qui sentent mauvais : et je vais rester là 6 jours et 6 nuits complètes sans pouvoir bouger, assis dans l'eau, impossible d'écrire car les lettres ne partent pas

depuis ici. On nous apporte à manger une fois par jour à minuit. / Là, il y avait une baionnette qui sortait de terre, à côté, il y avait une main, plus loin c'était un pied et une tête des cadavres déformés/ » Phrases prélevées dans différents Carnets de Poilus

Pas à pas pour écrire ou faire écrire un Carnet de POILU

Ici sont regroupées les différentes propositions d'ateliers d'écriture et de travaux artistiques présents à l'intérieur des différents fichiers de la mallette. On pourra décider de les travailler indépendamment les uns des autres en visant des objectifs méthodologiques ou de les réunir au sein d'une écriture collective pour former un Carnet de Poilu rédigé par la classe. Ce travail abouti peut être édité sous la forme d'un livre numérique.



« Ils avaient dix-sept ou vingt-cinq ans et étaient palefreniers, boulangers, colporteurs, ouvriers ou bourgeois. Ils devinrent soudainement artilleurs, fantassins, brancardiers... » Paroles de poilus: lettres et carnets du front, 1914-1918

Autant pour survivre que pour faire acte de mémoire, grand nombre de poilus ont tenu un journal de guerre. Leur histoire vient alors livrer un témoignage sur l'Histoire et sur les faits, et ces carnets intimes vont très vite représenter une matière riche à interroger qui livre, avec une grande spontanéité, une franche simplicité, des essentiels qui échappaient jusqu'alors à la communauté. Des thèmes récurrents y sont traités souvent avec humour, parfois avec poésie, mais toujours avec une grande lucidité qui vient questionner la barbarie humaine au point que le carnet de guerre devient souvent carnet d' « anti-guerre ». Au fil des mots, les hommes livrent leur souffrance, leurs angoisses, leurs manques, leurs doutes, leurs joies, leurs peines ... On trouve ainsi des thèmes récurrents, tels que le temps qu'il fait, les bombardements, les scènes de guerre, les copains, les permissions, les rituels, la nourriture, l'inconfort, la mort... Cette matière est si riche et si douloureusement abondante qu'elle participe au devoir de mémoire et finit par intégrer les programmes scolaires. Ces supports sont intéressants à traiter dans une approche pluridisciplinaire associant l'écriture aux arts et à l'Histoire...

**Nous proposons ici une série d'ateliers d'écriture,
directement issus des fichiers sources qui leurs correspondent,
qui permettront d'écrire et d'illustrer un *carnet de poilu*.**

Les sites référencés ci-dessous proposent des modèles qui enrichiront votre réflexion et nourriront vos créations :

<http://chtmiste.com/carnets/carnets.htm>

https://www.google.com/search?q=carnet+de+poilu&rlz=1C1TEUA_enMG475MG479&espv=2&biw=1280&bih=639&tbm=isch&tbo=u&source=univ&sa=X&ei=ov4NVJfhCKfQ7AbF24HoBg&ved=0CCUQsAQ&dpr=1.25

<http://centenaire.org/fr/espace-pedagogique/ressources-pedagogiques/premier-degre/carnet-de-poilu-de-renefer>

http://www.dailymotion.com/video/x19o53t_carnet-de-poilu_creation

Page de gauche

Page de droite

Propositions du fichier *la Guerre comme écriture du bruit*

Proposition 1

Un dessin/croquis ou calligramme pour illustrer le poème de la page de droite

Fabrique ton poème avec les mots employés par Calaferte dans le texte présenté page 9.

Proposition 2

Une lettre du poilu à sa bien aimée, qui exprime la saturation de l'univers sonore dans lequel la guerre le maintient.

La réponse à la lettre donnée pour exemple ci-dessous (page 15), dans laquelle sa bien aimée lui parle pour tenter de l'aider à sortir de ce cauchemar et à retrouver le silence.

Ou (en binôme) la réponse à la lettre que vous aurez proposée page de gauche.

Proposition 3

Une version audio de la poésie sonore de la page de droite

Une lettre poème qui reprenne la démarche de Michaux : inventer des mots pour dire l'insoutenable.

Vous pourrez, par exemple, y intégrer les dix mots retenus par Stapfer dans son tautogramme en B ou recourir à tout autre tautogramme

« A faire la guerre avec notre vieille plume, puisque, pauvres bras inutiles que nous sommes, nous n'avons pas d'autres obus pour bombarder ces Brutes, ces Butors, ces Bélitres, ces ânes bâtés, ces Bornes, ces Blocs, ces Brigands, ces Bandits, ces Barbares..., ces Boches. »

Un tautogramme (du grec ancien *ταυτό*, « le même », et *γράμμα*, « lettre ») est un cas particulier d'allitération : un texte dont tous les mots commencent par la même lettre.

De l'atelier d'écriture à l'écriture d'invention
Exemple d'un travail abouti

Je n'ai pas dormi, je crains de ne plus jamais dormir. J'arrive à ne plus voir mais il m'est devenu impossible de ne pas entendre. Je ne peux plus fermer les oreilles au massacre. J'entends en continue. Et les bruits de la guerre sont en train de prendre le pas sur ceux de ma vie. Il me pleut des marmites dans la colonne vertébrale, le ramdam de l'enfer pilonne la mémoire de mes tympanes. Je perds le fil au fur et à mesure que je perds le silence. Ne suis plus qu'un long cri. Impossible de me retrancher. Je ne bats plus la drelingue depuis longtemps, la peur m'a tétanisé un jour peut-être ; aujourd'hui c'est le baroufle qui me transperce et me cloue. Le son occupe l'espace jusqu'à le saturer en décibels hurlant la haine, une musique trop forte vient m'arracher la peau, je n'entends plus mon sang qui bat à l'agonie ni mon cœur qui se meurt dans un immense baroud d'honneur.

Je rêve de torpeur, je rêve de silence, de vide et d'apesanteur, mais mes rêves eux-mêmes ne m'appartiennent plus. On me les a ôtés comme on arrache l'essentiel, comme si l'on avait voulu me vider de ma sève et de mes sens.

Pour te dire, mon Amour, je n'arrive même plus à entendre ta voix. Non pas que j'en ai perdu le souvenir, j'ai juste l'impression que l'on a saturé la membrane qui lui faisait écho. Je n'entends plus ton grand rire cristallin, il n'abreuve plus ma vie. Sans toi, je meurs dans un vacarme assourdissant qui ne dit rien de celui que je suis, ou que je fus, mais qui me ronge l'âme et obsède mes nuits. Rien jamais ne s'oublie. Or cet univers sonore devient l'ennemi du vivant.

J'ai peur, vois-tu, d'en arriver à perdre aussi ton image. Moi qui n'aurai bientôt plus de jambes, je voudrais maintenant être sourd.

Je ne sais combien de temps encore je te retrouverai sur des plages de cailloux aux traits rouges, aux cercles orangés qui chantent l'océan et disent dans leur langue salée l'amour qui s'écrit. Je t'aime, tu me transportes et m'enivres et la journée, malgré sa couleur plomb, et le poids du déluge, se pare de ta voix gaie qui m'enchanté le cœur. Parle-moi, parle-moi sans cesse où que tu sois, quoi tu fasses, ne t'arrête plus, habite, par pitié, cet univers sonore à défaut de l'espace et du temps, force-moi à t'entendre car à présent, toi seule es ma vie.

Ramène-moi, je t'en conjure, face à un monde d'où j'ai déjà fui.

A ce soir mon Amour.

Ta vie n'est plus qu'un long hurlement qui érode les monts et les plaines, la mienne est silence. Sommes-nous devenus à ce point des contraires ? Qu'avons-nous fait pour cela ? Je lutte jour et nuit pour ne perdre l'empreinte de ton cri. J'ai l'impression qu'on m'enferme. Que l'on me tue à petits coups de vide. Que l'on me torture aux ultras sons. Je me débats. Te cherche partout. Te trouve au cœur des nuits. Te perds au point des jours. J'ai si froid sans toi. Et l'on voudrait qu'à moi seule, je conjure l'absence de tout un monde, le manque de jugement et le manque certain de foi en l'homme. Serai-je pardonnée ?

Pour toi, je le ferai, mais pour toi seul car je n'ai plus la force d'entendre la peine des autres. Pour toi et pour les enfants que nous aurions eus ou ceux que nous aurons un jour si tu rentres. Je parlerai sans cesse, sans discontinuer, pour vaincre la pesanteur et les armes. Je nierai les massacres, ravalerais les larmes. Et une fois ton image ranimée, j'en oublierai les salves, du moins je m'efforcerais.

Et puis, quand tu reviendras, je t'en fais la promesse, nous creuserons au cœur des bruits des galeries de silence. Comme au creux de l'hiver, dans la neige sertis, nous repousserons le monde, enfermés à double tour, toi dans mes bras, moi dans les tiens. Notre langue ? Belle et sourde ; elle aura le goût des voyelles, des cascades transparentes, et les consonnes absentes rouleront doucement dans les méandres de nos vies.

Ô mon Amour ! Des plages de silences au silence ajoutées. Nous parlerons avec nos mains, avec nos yeux. Nous réinventerons le feu, découvrirons la couleur et la douceur dans la fonte des mots et le printemps et son haleine tiède réchaufferont nos âmes. Ensemble nous réapprendrons l'amour pour conjurer les douleurs, pour effacer la guerre. Ta peur, elle est la mienne et je voudrais mes mains autour de toi pour ne plus chaque jour trop trembler. Je voudrais te tisser la beauté de ce monde, ensevelir à jamais les hurlements et les cris d'asphyxie qui perforent tes nuits. Tracer autour de toi les cercles de lumière qui protègent et allument les ténèbres hurlantes. Chaque jour te rapproche de la fin de l'enfer, et je serai là, devant toi, à t'attendre et t'aimer. N'en doute pas. Au creux de tes oreilles je te dis mon amour.

Reviens-moi, tout mon corps tend vers toi, te cherche comme à tâtons. Je t'apprendrai la nuit qui rend l'immensité sourde, et les terres lointaines ruisselant de lumières. Je t'apprendrai la naissance de l'aube. J'effacerai la guerre comme la nuit l'espace. Et nos rires iront réchauffer l'univers, brasier de ton silence qui meurt ressuscité.

Page de gauche

Page de droite

Propositions du fichier la Guerre comme écriture du corps

Proposition 1

Une lettre du poilu qui dit la souffrance physique, l'horreur du spectacle, la violence du champ de bataille, la peur, le désespoir face à la perte progressive de son identité.
-> cette lettre pourra se décliner selon différentes tonalités.

- Tragique
- Pathétique
- Lyrique

Un poème offert à tous ceux qui n'ont plus la force d'exprimer, devenus incapables de partager leur souffrance tant ils sont certains de ne pas être compris et qui n'ont d'autre choix que de se résigner à vivre ou à mourir dans cette commune et infinie solitude.

La réponse, s'il en est, à la lettre que vous aurez proposée page de gauche.
Le tableau de l'enfer.

Proposition 2

Proposition pour écrire un poème/chanson
→ Écrire la *Chanson de la Gueule Cassée* :
Proposer des paroles pour "Je suis la gueule cassée" sur la partition de Claude François "Le mal aimé"
<http://www.youtube.com/watch?v=2Z3r5coQmKk>

Illustration (image ou BD ou montage vidéo)

Version sonore

De l'atelier d'écriture à l'écriture d'invention

Exemple 1

C'est vicieux, la guerre. C'est pernicious.

Ça te coupe le souffle. Ça t'arrache les tibias. Ça te décolle la peau. Ça te troue le ventre. Ça te perce le cœur. Ça te fait vomir tes boyaux. Ça t'enlève tout. Même ton ombre. Parce que tu ne la reconnais pas.

Ça te brûle. Ça te découpe. Ça te disloque. Ça te crève. Ça t'explose le cerveau. Et ça te laisse ton âme.

J'écris une lettre blanche, lettre avortée, lettre morte. D'un auteur inconnu et sans destinataire.

Je n'enverrai pas. Qui peut lire un truc pareil ? Qui peut supporter ?

Le pire c'est quand tu ne meurs pas. T'as plus de jambes, t'as plus de bras, t'as un trou dans la tête, t'as plus d'mâchoire, mais tu gardes tes réflexes et tu vérifies que t'es encore vivant. De l'homme que tu étais, il te reste le nom, gravé sur une plaque que tu portes sur la poitrine, parce que ton visage, lui, ne dit plus rien à personne, pas même à toi. Pas sûr que ton chien sache te reconnaître.

Je peux plus laver mes yeux, ils ont trop vu, trop entendu, trop pleuré. Alors je dois rester concentré pour ne pas les fermer. Parce que si je les ferme, je retombe dans la tranchée. Je vois la mort partout. Des jambes mortes qui cherchent un corps, des bras qui traînent des oreilles, des ventres ouverts, des cœurs déchiquetés.

À force de vivre avec les morts, on ne fait plus partie des vivants. On devient des fantômes écorchés vifs. Nos cris sont ceux de bêtes gueulant à pleines dents. Et quand nos corps s'affaissent, et quand nos têtes tombent, les cris se font plus rauques et continuent sans relâche de hanter la tranchée. C'est si long de mourir démembré.

Je ne signerai pas. Un jour, on estampillera. On écrira sans doute anonyme en bas à droite, et on rangera ça dans les archives des enfers. Mort pour avoir donné son corps à la guerre. Mort pour l'humanité.

Je ne finirai pas.

Ma lettre c'est sûr.

La guerre, je ne sais pas.

Quand on ne sait pas comment finir, c'est qu'on n'aurait pas dû commencer.

Exemple 2

Je me perds. Je deviens étranger à moi-même. Je n'ose me regarder en face de peur de ne plus me reconnaître. Suis-je encore un homme ?

Quelque part à l'arrière la femme que j'aime apprend à tourner les obus, quand d'autres vendangent et moissonnent, quand leurs enfants vont à l'usine ou portent le charbon. Suis-je encore de ceux-là ?

La mort rôde et pourrit tout ici, nos corps, nos mémoires, même le temps de notre agonie. Serai-je oublié ? Serai-je celui dont on perd le visage et la voix ?

J'ai faim, j'ai froid, j'ai peur. Plié dans ma guitoune, caché, terré au fond du trou, je vide et je dévide au hasard des images pour ne plus voir les corps hachés, éclatés, disloqués, abandonnés, éborgnés, démembrés, décapités. La tranchée est défigurée. Peuplée de fantômes qui râlent leur souffrance. L'un d'entre eux hurle après sa jambe comme pour la faire revenir, un autre souffre du pied, du genou qu'il n'a plus, et l'écho de leurs voix remplit le désespoir.

Les courants sont contraires et nous contrarient, les marées ne savent plus s'ajuster et nous malmènent. Les vides restent déserts, marécages de nos souffrances. Et lorsque le vent s'y engouffre, il creuse la faille pour arracher avec violence les quelques lambeaux de nos cœurs restés intacts.

Alors, vite je te cherche. C'est si dur de vivre loin de toi, c'est si dur la souffrance, l'amputation, l'absurdité tragique. J'aimerais t'écrire des mots heureux, que tu me remplis quand je pense à toi, et c'est vrai, mais te retrouver dans le manque, dans le vide de nous, dans la faille de l'instant, dans ma voix blanche qui se meurt de plus t'entendre, tout cela, je ne l'avais pas envisagé. J'avais rêvé notre vie ensemble et si je vis le présent dans son manque c'est que je sais le futur plein de toi, ne m'enlève pas cette certitude.

Absente, tu m'es partout présente.

Alors, j'étends mes ramures, mes ramages, toutes mes branches vers toi. Je fleuris, je pousse mes bourgeons dans cet immense printemps où tu m'éclaires. Je voudrais te couvrir d'une ombre belle et ronde, illuminée..

Alors, je vois fondre l'espace et le temps, l'immensité de neige aux neiges allongées.

Alors oui, vois-tu j'ai peur quand tu n'es pas là au point que c'est difficile de vivre, mais ça en vaut tellement la peine parce qu'évidence et transparence ne riment pas avec urgence, que la beauté, on ne peut la laisser s'enfuir, on ne peut l'emprisonner comme on n'emprisonne pas dans la paume l'eau qui coule, et qu'on ne peut, face à elle, retenir ses larmes.

Alors, même si je sais que ma vie ce sera désormais de t'attendre, de t'inventer quand tu ne seras pas là, et de m'attendre aussi, je crois que je suis prêt à cela tant je t'aime et tant il m'est inconcevable d'imaginer l'existence vide de toi.

Alors, vois-tu, j'arrive à oublier la boue macabre que je sens mordre mes pieds, pour embrasser l'été qui s'enfuit et le remercier de tous les instants devenus lumineuse éternité.

Page de gauche

Page de droite

Propositions du fichier *la Guerre comme écriture de la beauté*.

**Ecrire une lettre du soldat qui décrit à sa bien-aimée le champ de bataille transfiguré.
On pourra cultiver l'anaphore de « Je vois... » comme dans l'exemple proposé ci-dessous.
On pourra aussi s'inspirer de toutes les figures de styles présentes dans les textes présentés dans le fichier source (métaphore, comparaison, anaphore, énumérations etc)**

Illustrer la lettre proposée page de gauche (dessin, pastel, peinture, collage, montage etc)

Mon étoile des nuits de tranchée,

À force d'enjamber la mort, je me demande si je n'ai pas perdu mon âme. La mort entre dans ma bouche, m'assiège de ses baisers, me déchire la langue de sa tête de fouine. De ses petites dents aiguës, elle me fouille et me tue. Elle me donne si soif que je me rêve chien pour boire à même les flaques jaunes au milieu de la nuit. Mes nuits enfantent des cauchemars au goût d'ypérite et de moutarde. Il fait si noir et là-haut brûlent des étoiles que mes yeux ont lapées. D'autres regards les boivent et ivres peuplent la nuit. Des feux follets semblent flotter sur le no man's land. C'est à croire que les âmes des morts dansent leur liberté. Moi, je suis allé trop loin, j'ai franchi l'indépassable. Je rêve que je dors et ne ferme pas l'œil. Je ne tremble même plus à la vue des cadavres. Leurs yeux en moi figés dans leur éclat de verre. Je vois... l'éblouissement des nuits vertes et toxiques, le groin des masques aux clairs de lune sur des champs labourés dont la terre fume encore ; je vois des culasses de cuivre comme des lunes pleines et rondes enfanter des labours et le sillon au ciel ouvre la plaie où naît le jour qui vient. La main d'un dieu manchot esquisse un corps de femme et la douille d'obus devient bijou rêvé. Je vois la lune enfanter des corps décharnés qui fleurissent d'un coup en armées de primevères, en printemps éclatés ; je vois... des aurores boréales aux C'est beau ces corps que l'aube exsangue sort de la glaise nocturne. Ils attendent leurs habits et leur chair que les nuits ont rongés.

Je vois deux ennemis devenus deux frères embrassés dans une seule mort siamoise et partagée. Je vois sur leurs cadavres fleurir la trêve dans la poussière. Le bronze sur le bronze se coucher, les sillons abreuver les chevaux aux crinières en feu.

Je vois une guerre vieille et fatiguée dire à ses jeunes recrues déçues combien vieille a pu être leur idée de la guerre. Tout nourris qu'ils étaient de clichés surannés, eux qui croyaient retrouver les valeurs, eux qui pensaient un jour rapporter à la boutonnière l'honneur, l'héroïsme et la beauté, leurs rêves gisent fracassés dans la boue des charniers.

Je vois... le cirque des mirages. La guerre à la guerre ajoutée. Je ne vois pas de monstres au cœur des hommes, seulement de la beauté au cœur des monstres. Alors je te demande, ô ma douce étoile des nuits de tranchées blanches : Qui sommes-nous devenus ? Qu'avons-nous fait ? Que n'avons-nous pas fait ?

matins de lumière ; je vois... de grands ramages bleus butiner la mitraille. Et quand la nuit se déchire, quand les brumes du matin doucement s'évaporent, j'aperçois d'étranges fantômes, comme des silhouettes découpées, se promener suspendues, sur les fils barbelés, sur des moignons d'arbres déchirés, flottant au vent des souvenirs, attiser de leur silence l'écarlate matin où des obus rauques miaulent au loin.

Je vois le sang des promesses exploser comme papier de soie rouge tachant la nuit pâle. Une femme nait du levant, qui me prend par la main et je la fais danser. Sa robe rouge s'élargit, m'enserme et me retourne. Sa bouche a le goût de l'amour infini et dans la morsure d'un monde qui se meurt, nous rions sous la faux, squelettes funambules.

Je vois des boucliers étincelants se ruer sur la plaine et je me surprends à entonner leur chant de guerre métallique. C'est beau comme le chant des vagues qui pleurent la rive encore lointaine. Un rythme régulier bat le pouls de la terre. Il dit les vers d'un autre qui n'est pas encore né.

C'est beau ces corps que l'aube exsangue sort de la glaise nocturne. Ils attendent leurs habits et leur chair que les nuits ont rongés.

Je vois deux ennemis devenus deux frères embrassés dans une seule mort siamoise et partagée. Je vois sur leurs cadavres fleurir la trêve dans la poussière. Le bronze sur le bronze se coucher, les sillons abreuver les chevaux aux crinières en feu.

Je vois une guerre vieille et fatiguée dire à ses jeunes recrues déçues combien vieille a pu être leur idée de la guerre. Tout nourris qu'ils étaient de clichés surannés, eux qui croyaient retrouver les valeurs, eux qui pensaient un jour rapporter à la boutonnière l'honneur, l'héroïsme et la beauté, leurs rêves gisent fracassés dans la boue des charniers.

Je vois... le cirque des mirages. La guerre à la guerre ajoutée. Je ne vois pas de monstres au cœur des hommes, seulement de la beauté au cœur des monstres. Alors je te demande, ô ma douce étoile des nuits de tranchées blanches : Qui sommes-nous devenus ? Qu'avons-nous fait ? Que n'avons-nous pas fait ?

Page de gauche

Page de droite

Propositions du fichier *la Guerre comme écriture du mensonge*

Proposition 1

Produire une lettre qui rende compte de la désillusion du soldat

L'enjeu de la lettre reposera sur la confrontation entre deux états : un état naïf et euphorique -celui du départ (cf. colonne de gauche d'un train à l'autre) - et un état de prise de conscience de l'horreur de la guerre (cf. colonne de droite d'un train à l'autre).

La lettre tissera des va-et-vient entre le passé et le présent, ce qui rendra compte de la prise de conscience de ce qu'est la guerre.

On recourra à l'analepse avant ou après avoir rendu compte de l'horreur de la réalité.

Embrayeur : « Je me revois, pauvre naïf, partir la fleur au fusil...

+ évocation de scènes de liesse (détails de la foule, de la musique...)

+ on recherchera des équivalents « renversés » : de la fanfare aux bruits des obus, des sourires aux larmes, des fleurs à la boue, de l'amour à la mort...)

Ou

Illustration obtenue en atelier HIDA si proposition 2

Autre version obtenue en exercice de style (proposition 2)
et sur une autre tonalité

Celle-ci sera adressée à un destinataire différent et permettra de porter un regard critique, cynique ou ironique sur les faits.

ou

illustration obtenue en atelier HIDA

Proposition 2

Voir Atelier écriture chantier

Cette lettre, on la retrouvera peut-être sur moi, dans le matin qui se lève, dans cette flaque de boue où trempe ma vareuse. La nuit s'est abattue si sourde à la douleur. Nous étions trois cents à l'aurore, je suis seul à présent. J'ai perdu une de mes jambes, peut-être les deux, je ne sais pas. Je ne sais pas si j'ai mal ou si j'ai juste envie de m'endormir doucement dans la nuit qui hurle, dans ce trou de boue et d'eau croupie où je m'enfonce avec deux morts. Un mois seulement que je suis parti et déjà l'impression que des siècles se sont écoulés, qu'un monde entier s'est jeté dans la bouche d'un autre, lui donnant à broyer de sa machoire d'acier l'espoir, la beauté, la jeunesse et l'enthousiasme qui étaient les nôtres quand nous sommes partis. Doucement je pars, je perds le fil. J'entends la fanfare heureuse qui nous avait tous accompagnés au train, nous si fiers de partir défendre la patrie. Je revois, photographie de ma mémoire, le drapeau de la France danser au ciel du mois d'août. Nous avons fière allure sous les fleurs que les femmes et les enfants nous lancent, à nous qui allons devenir enfin des hommes, des vrais, aptes à venger l'affront de 1870, à nous tellement pressés d'en découdre avec l'Alboche.

Aujourd'hui c'est la nuit qui pleure sur la tranchée. Je voudrais tant revenir en arrière, descendre de ce train, effacer le cauchemar épouvantable. Aujourd'hui, ce sont les obus qui hurlent leur fanfare dans la langue froide des baïonnettes et quand je risque un regard au-dehors, je vois la main d'un camarade accrochée dans les barbelés. Peut-être celle qui, il y a quelques semaines encore, s'appliquait à écrire « A Berlin » sur le wagon.

Je pleure sur nous, sur moi, sur eux, sur les baisers des quais de gare, sur les vivats que nous lancions, *La Marseillaise* que nous chantions, l'Alsace et la Lorraine que nous reprenions.

Alors oui, je mourrai de ces mensonges-là, de cette horreur sans nom qui m'a mangé la jambe, de ces grands maux qui ce soir baignent avec moi au fond d'un trou perdu. Je mourrai quoi qu'il advienne. Que l'on me soigne, que l'on retrouve ma jambe, qu'on me la soude à nouveau, je mourrai d'avoir été berné, trompé, abusé, illusionné par les mots les plus grands. Je mourrai.

Ah qu'on était beaux, il y a à peine un mois encore, quand poussés par la foule, embrassés par les filles, on portait tous en bombant le torse, en hurlant *la Marseillaise* ! On l'avait bien décoré notre train, avec de jolis mots bien écrits, en pleins et en déliés comme on les faisait à l'école : « A Berlin ! », « Guillaum' », on va t'botter l'cul, te fair' bouffer ton casqu' pointu » ! Tu parles qu'on en a botté des culs de Fritz ! On n'en a pas vu un seul ! Dès qu'on s'est approché, on s'en est pris plein la gueule des marmites, des en veux-tu, en voilà, 75, 250, 312 ! Chaque jour, y en avait plus qu'avant, et des plus grosses, des qui t'exploient un régiment entier sans te laisser un seul lambeau de chair reconnaissable. Pourtant, on a aimé les enfiler nos baïonnettes, on les a bichonné ces petites femmes bien effilées qu'on a fixées au bout de nos Lebel. On les a astiqués recta, on leur a dit des mots doux pour qu'elles aillent trifouiller comme il faut dans la bidoche des Boches. Et puis, pour cette grande fête, on s'était mis sur notre trente-et-un, et pas qu'un peu, avec nos pantalons rouge garance, nos galons bien dorés et les musettes bien garnies. Les officiers, ils avaient même reçu un sabre gravé « HONNEUR ET PATRIE » et les clairons, eux aussi bien astiqués annonçaient de leur voix de cuivre le début du bal. Fallait nous voir monter à l'assaut, cent hommes la bouche en cœur, le cœur à cent à l'heure, avec l'envie d'en crever du Boche, d'en bouffer tout cru du Frigolin. On se paierait plus tard, sur le dos de la bête, on s'en ferait des croupières dans de la peau de Bavarrois, on découperait au couteau de quoi se tanner des blagues à tabac. Oui, ils allaient voir ce qu'ils allaient voir. Et on en rotait, chemin faisant, des grands mots bien creux et bien sonores : honneur, patrie, gloire et tout le tintouin. On la voyait déjà dans nos bras, l'Alsacienne à la poitrine altièrre, aux joues bien rebondies, à la coiffe comme des bras recourbés tout juste prêts à s'ouvrir pour nous. C'est qu'on nous l'avait bien enfarinée la gueule, et qu'on y croyait, tripes et boyaux compris, prêts à les suspendre sur les premiers barbelés venus et pour la France en plus ! Ah ouais, fallait pas nous en promettre : on était des fauves lâchés en bande pour saigner à blanc l'ennemi et protéger nos filles et nos compagnes. On était prêts à se jeter en meute, crocs sortis, yeux réjouis, babines retroussées. Et la queue qui frétille en plus, heureux d'aller faire notre devoir, heureux de ces vacances en Allemagne qui promettaient d'être courtes et belles et pleines de souvenirs réjouis pour égayer l'hiver qu'on passerait ensuite au coin du feu à s'les raconter en fumant des cigares, en se tapant sur le ventre ! ah ouais, comment on en avait cassé du Boche, en petits morceaux bien fins, même qu'on en garderait pour taquiner le goujon. Et pis, quand on est arrivé, qu'on a pris des marmites plein la gueule, que la douce terre sacrée de France on en avait plein les dents à force de ramper dans la boue, qu'on a bouffé des gaz asphyxiants qui nous brûlaient les poumons, qu'on s'est battu avec la vermine, avec les rats pour essayer de survivre, alors, on a fini par ouvrir les yeux sur cette saloperie. C'est qu'on nous avait bien bourré le mou, qu'on avait été assez cons pour y croire et que maintenant qu'on y était, on ne nous en décollerait plus, qu'on avait plus qu'à essayer de trouver un coin de campagne un peu moins merdeux pour s'y allonger pour de bon, pour prendre enfin un peu de plomb dans la tronche, pour s'allonger fendu en deux par un grand éclat d'obus. Alors ouais, ça y était enfin, on peut dire qu'à ce moment-là on ne nous y reprendrait plus à leur sale petite guerre à tous ces généraux qui portent des gants blancs pendant que nous, on tient des deux mains nos boyaux qu'ont qu'une envie c'est de foutre le camp, à tous ces politiques qui boivent à notre santé dans leur salon, le cul bien propre posé sur leurs fauteuils pendant que nous, on chie dans nos grolles, en attendant de crever pour de bon. C'est vrai qu'on ne nous y reprendra plus et qu'il va falloir trouver la porte de sortie tout seul, la petite balle bien gentille qui nous ouvrira la jambe juste assez comme il faut pour qu'on se tire enfin de l'enfer et qu'on ne nous y r'voie plus.

Activité HIDA

Le détournement des modèles picturaux et du portrait

Attaquer l'idée de beauté d'une époque est un acte transgressif et violent, iconoclaste au sens étymologique. Les portraits de gueules cassées procèdent de cette violence en remettant en cause la notion d'identité physique. En poésie, Arthur Rimbaud détourne le modèle botticellien de la Vénus sortant des ondes dans son sonnet *Vénus anadyomène*. Il la transforme en prostituée âgée et malade, sortant hideusement d'une baignoire. La désacralisation de l'idée de beauté l'amène ironiquement à faire rimer *Vénus* avec *anus*

Vénus Anadyomène

Comme d'un cercueil vert en ferblanc, une tête
De femme à cheveux bruns fortement pommadés
D'une vieille baignoire émerge, lente et bête,
Avec des déficits assez mal ravaudés ;

Puis le col gras et gris, les larges omoplates
Qui saillent ; le dos court qui rentre et qui ressort ;
Puis les rondeurs des reins semblent prendre l'essor ;
La graisse sous la peau paraît en feuilles plates ;

L'échine est un peu rouge, et le tout sent un goût
Horrible étrangement ; on remarque surtout
Des singularités qu'il faut voir à la loupe...

Les reins portent deux mots gravés : Clara Venus ;
– Et tout ce corps remue et tend sa large croupe
Belle hideusement d'un ulcère à l'anus.



Botticelli, *La Naissance de Vénus* (1485)

Ce tableau illustre l'idée de Beauté à la Renaissance, tant par le choix du sujet que par l'équilibre, l'harmonie et la grâce.

On peut ainsi détourner certaines icônes représentant l'idée de beauté et en faire des gueules cassées. Les variations sur la Joconde ou le portrait de Marilyn Monroe peuvent se prêter à ce travail de détournement et de contestation de l'idée de beauté caractéristique d'une époque antérieure.



Propositions du fichier *La Guerre comme écriture de la fraternité*

Proposition 1 - À partir du texte de Remarque -

Après une relecture attentive du texte de Remarque, vous écrirez la **lettre** que Paul - le soldat allemand - pourrait envoyer à la famille du soldat français, Gérard Duval (ou autre nom)

→ Vous imaginerez la **lettre/réponse** qu'il reçoit alors de la part de la famille française.

→ Vous écrirez un **poème** à partir des mots du soldat allemand Paul. Par l'écriture, il cherche à expier le crime qu'il a commis :

« *J'ai tué le typographe Gérard Duval. Il faut que je devienne typographe, pensé-je tout bouleversé, que je devienne typographe, typographe...* »
 « *Prends vingt ans de ma vie, camarade, et lève-toi. Prends-en davantage car désormais je ne sais pas ce que, désormais, j'en ferai encore* »

« *J'ai tué le typographe* »

On pourra décliner en recourant à l'anaphore « *j'ai tué le photographe, le médecin, le marin, l'instituteur, le ...* » en rappelant ainsi que ces soldats étaient avant tout des hommes.

Complainte ? Rondeau ?

Pour éviter tout contresens, vous veillerez à bien respecter le point de vue du fichier source : « la guerre comme écriture de la fraternité ». La lettre réponse ne pourra être envisagée comme un règlement de compte, mais bien davantage comme une marche commune vers la notion d'humanité.

Proposition 2 – A partir des textes de Junger et Remarque-

Réécriture : Vous pourrez aussi, en vous inspirant des textes de Remarque et de Jünger, écrire la **lettre du Poilu à sa femme** dans laquelle il explique qu'il a sauvé une vie, celle d'un ennemi et où il tente

En face, on aurait la **lettre-réponse de sa bien-aimée**, dans laquelle elle exprimerait sa réaction face à la fraternité retrouvée.

d'expliquer comment et pourquoi.

On pourra aussi envisager ici la **lettre** que le soldat français écrit, après la guerre, au soldat allemand qui lui a laissé la vie sauve.

Vous pourrez procéder selon la méthode suivante :

- 1. Relire les trois textes, vous en imprégner, les mettre en résonance.*
- 2. Faire une lecture comparée des deux versions de Jünger et faire apparaître le travail de réécriture.*
- 3. Sélectionner les passages (mots, expressions, images) qui provoquent en vous des émotions ou dont le rythme ou les sonorités vous plaisent.*
- 4. En établir la liste*
- 5. A partir de cette liste, écrire votre propre texte.*

C'est ainsi que nous avons procédé pour écrire la lettre présentée ci-dessous :

De l'atelier d'écriture à l'écriture d'invention Exemple d'un travail abouti

Drôle de jour de guerre.

Je n'ai pas tué aujourd'hui. Je n'ai pas voulu, pas pu. Je viens de gagner ma propre guerre. Celle que je me fais tous les jours à moi-même pour massacrer, pour obéir aux ordres. Je n'ai pas tué aujourd'hui. Je n'ai pas voulu, pas pu. J'ai pris ma revanche sur la tourmente du front, sur la plus grande des aberrations. Parce que je sais que si j'étais le simple témoin des faits, de cette gigantesque tuerie, de ce déchaînement paroxystique, si je regardais ce qui s'y passe avec un regard froid, je jugerais cela inconcevable. Et si je devais y repenser plus tard, je ne me comprendrais pas moi-même. Depuis quelques temps ici, personne n'a plus son bon sens.

On sortait d'un entonnoir, on avançait dans la fumée comme des sauvages et des fous. La rage au cœur, on poursuivait des silhouettes qui s'évanouissaient dans la vapeur, des spectres qui tombaient avant même qu'on ne les touche. Et ça nous rendait furieux. Nous, on allait pour tuer. On flairait l'ennemi là tout près. On allait bientôt être sur lui et ça nous remplissait d'une joie sanglante et sèche. On sautait quelques derniers fils de fer emmêlés, puis une étroite dépression, ça devait être la tranchée de première ligne : un sol pulvérisé, calciné. Devant nous un dernier mur noir à escalader. Sans doute le remblai du chemin de fer. Et soudain, tout proche de nous, un bruit qui vient crever notre enthousiasme. Le martèlement aigu et précis d'une mitrailleuse qui nous prend pour cible. Des éclairs, des étoiles, afaissés sur nous-mêmes, faces contre terre, on s'effondre. On se tâte le corps à la recherche d'un impact. On se relève. On repart par petits groupes éclatés, chacun pour soi, à la recherche de son propre ennemi.

Cette fois j'en vois un, une silhouette accroupie en uniforme jaune clair, le buste droit s'appuyant sur le sol. C'est le mien. Je le regarde dans les yeux : « Maudit chien, tu es perdu, ta mort est certaine ». Il semble être blessé, et alors ? Qu'est-ce que ça fait ? On est là pour mourir. Lui d'abord. Je sais que je vais le tuer. Il le sait lui aussi.

J'ai avancé vers lui. Je l'ai empoigné par sa vareuse de la main gauche. J'ai armé le pistolet, je l'ai braqué sur le crâne, j'ai posé le canon sur la tempe... mon index a déjà commencé à éprouver la résistance de la gâchette.

Alors, à l'ultime instant, tandis que ma main droite devenue étau enserme la crosse du pistolet, que ma mâchoire elle-même se crispe sur le gout du meurtre, sans prononcer un mot, il me tend un bout de papier comme une sorte de sauf-conduit. Il tremble. Moi pas. Je lui arrache violemment la photo qu'il tient et brusquement je reçois toute sa vie dans le creux de la main. Une femme, une ribambelle d'enfants. Sa vie qui aurait pu être la mienne. Et c'est mon cœur qui le regarde. Un père qui sauve un père. Un amant qui sauve un amant. Un frère qui sauve un frère. Et c'est mon cœur depuis si longtemps gelé qui soudain se réveille et lui parle. Camarade, je ne voulais pas te tuer. Je vois ma femme sur ton visage et mes enfants sur tes mains. Pardonne-moi, camarade. Nous voyons toujours les choses trop tard, et toi aussi sans doute. C'est toi que j'acquiesce mais c'est moi que je sauve.

J'entends le feu du sang et c'est ce qu'il me dit quand le brasier brûlant retrouve ses valeurs, quand du sang qui l'abreuve le soldat s'attendrit. Ce sang qui coule encore, qui pleure dans

mes veines, je le sens peu à peu me redonner la vie. Alors je peux mourir pour ne pas te tuer.

C'était un appel ultime, désespéré, de l'un à l'autre de nous deux.

Je n'ai pas tiré. J'ai abaissé mon pistolet. Et m'en suis retourné à ce paysage barbare l'âme en paix. Tu es avec moi, tu ne me quittes pas. Tu sais, ici nous sommes tous de pauvres chiens qu'on a déguisés en hommes. Dédoublé je te reviens.

Page de gauche

Page de droite

Propositions de l'atelier La guerre comme écriture de du retour impossible

Proposition 1

Vous écrierez la dernière lettre que le Poilu écrit à sa femme avant son retour et dans laquelle il exprime sa peur de rentrer et de ne plus être le même que celui qui est parti ainsi que la peur ne pas retrouver le monde qu'il a quitté.

Vous imaginerez la réponse de sa bien-aimée qui cherche à le rassurer.

Vous proposerez une illustration ou une lecture oralisée de la lettre proposée page de gauche.

Proposition 2

Vous écrierez une page du journal intime du Poilu qui, une fois rentré, porte un regard sur les changements autour de lui.

Illustration en dyptique (avant/après) cf atelier proposé en HIDA dans le fichier source

De l'atelier d'écriture à l'écriture d'invention
Exemple d'un travail abouti

Je vais rentrer. Je vais tenter cet effort. Pour toi. Pour les enfants que nous aurions pu avoir et ceux que nous aurons peut-être s'il m'est donné de renaître. Je vais entrer dans la peau d'un autre. Qui sera moi. Tel que je n'ai jamais été. L'aimeras-tu ? Le reconnaitras-tu ? Oseras-tu regarder celui qu'il sera devenu ? Profondément démuné. Endurci jusqu'à la peau par le feu et les larmes. Tellement détaché. Sauras-tu murmurer son prénom dans la nuit sans pleurer ? Ou te faudra-t-il le mutiler à son tour ? Le réduire à une syllabe ? Le japper le soir, vers la lune, telle la louve hurlant aux hommes sa détresse ? Sauras-tu supporter l'inconstance, l'inconsistance, qui sont miennes à présent. J'ai l'impression d'être un grand gouffre ouvert. On y aurait tant puisé qu'il serait vide, incapable de contenir, incapable de se remplir. Incapable. Le vide se referme-t-il ? A-t-il seulement une limite ? Un début ? Une fin ? Je suis un grand vide, c'est que je n'existe plus. Quand je me pense, je n'ai pas de vrais mots, seulement des adjectifs. Désabusé, dépossédé, détruit, absent. La liste est longue. Je la fais tous les jours. Elle m'aide à me tenir en vie. Je cale sur mes pas les mots qui prouvent que je respire encore. Et je me demande, si de ces mots que je porte, je ne serais pas que le préfixe. Celui de la privation, de l'ablation, de la dépossession de soi. Voudrais-tu d'un tel homme pour mari ? Pourrais-tu aimer à demi ? Et moi, voudrais-je encore de moi. Je crains l'étape du miroir. Quand j'y ferai face avec toi. Me verra-t-on sur l'épreuve ? Y verra-t-on mon image ? Sera-t-elle le reflet de l'homme que je fus ou des cauchemars qui m'habitent ? Verra-t-on s'inscrire l'absence de celui qui n'est plus personne ? Les copains envient ceux qui sont morts dans la gloire du front. Leur mémoire est sauve. On ne leur demande pas d'affronter cette ultime épreuve du retour et des doutes.

Et toi ? Qui es-tu devenue ? Nous avons un monde de décalage. Tu as vécu tandis que je retombais dans l'enfance. Vécu pour deux. Mangé quand je mourais de soif, dansé quand je crevais de froid. Cette image de toi bien vivante fut la meilleure de mes armes, vois-tu. À présent, elle me fait peur. Je me demande où est la place de celui qui rentre et qui n'est pas celui qui partit... Comment retrouver la moitié qui me manque, la part de moi qui vit ? Comment reprendre un travail, une vie sociale, comment se lever le matin pour aller chercher son pain quand le fond de soi-même n'est plus qu'une grande désillusion ? Aujourd'hui, tu vis dans l'impatience des retrouvailles, dans la confiance de lendemains meilleurs, et c'est moi encore qui vais briser ce rêve par mon cauchemar à moi, celui que je fais tous les soirs : je suis derrière la porte et je ne peux frapper.

Pardonne-moi,
si tu peux,
de ne plus savoir aimer. La guerre des hommes est seule coupable.